



Cabu, en 2014, mimant la chanson *Y a d'la joie*, de Charles Trenet, qu'il aimait beaucoup.

Dans les années 1970, le chamboule-tout et l'échiquier

Deux ouvrages nous replongent dans la si lointaine France de l'après-de Gaulle, où pouvaient coexister la folle liberté de *Hara-Kiri* et la pédagogie télévisuelle de Jacques Chancel.

Par Bernard Morlino



À LIRE
Dans le ventre de Hara-Kiri, ARNAUD BAUMANN ET XAVIER LAMBOURS, avec des textes de Pacôme Thiellement et Delfeil de Ton, éd. de La Martinière, 240 p., 35 €.

Ce n'était pas mieux en 1970, mais on avait 20 ans. Les Trente Glorieuses n'étaient pas encore frappées par le choc pétrolier de 1973. On venait de vivre 1968, il y avait un drapeau américain planté sur la Lune et le général de Gaulle fut remplacé par Georges Pompidou, qui fumait des blondes devant des tableaux d'art abstrait. Il y avait le plein-emploi avec en fond sonore Jimi Hendrix et The Moody Blues. Après l'avènement de la contraception orale, il a fallu attendre la présidence VGE pour que la loi Simone Veil dépénalise l'avortement et que la majorité soit acquise à 18 ans. On se méfiait des MST même si le sida n'existait pas. Jacques Mesrine ridiculisait la police, Richard Nixon était au cœur du Watergate, Cassius Clay alias Muhammad Ali remonta sur un ring après s'être opposé à la guerre du Vietnam, Nelson Mandela apprenait à lire à ses geôliers d'Afrique du Sud, Franco n'en finissait pas de mourir, Pinochet et Videla réprimaient la liberté au Chili et en Argentine, onze athlètes israéliens furent exécutés aux JO de 1972 par le commando Septembre noir, la guerre du Kippour dura presque tout le mois d'octobre 1973, le Liban se désintégraît, l'imam Khomeyni relançait le djihad, le pape Jean-Paul II se starifiait, Bob Marley

devenait le Dylan de la Jamaïque, les punks se faisaient entendre, Bourvil, Picasso, Chaplin, Malraux, Pagnol, Elvis Presley, Gabin, Visconti et Mao disparaissaient. Les États-Unis et l'URSS continuaient la guerre froide pendant qu'on jouait au Rubik's Cube. C'était la décennie 1970. On était heureux même si régulièrement de mauvaises nouvelles nous rappelaient qu'on ne le serait jamais tout le temps. Le suicide collectif, meurtres y compris, de plus de neuf cents membres d'une secte en Guyana sonna le tocsin de notre insouciance.

« Les cons sont dangereux »

Heureusement, la bande de *Hara-Kiri* nous faisait rire. Les aventures du journal commencèrent en 1960 à l'initiative de Georges Bernier – alias le professeur Choron – et de François Cavanna. On ne pouvait pas alors penser à l'inimaginable qui est arrivé le 7 janvier 2015. Les deux animateurs se complétaient à merveille : moins doué à l'écrit que Cavanna, le professeur Choron s'occupait de la gestion tout en participant aux happenings débridés. Dans les années 1960, le pouvoir gaulliste frappa deux fois d'interdiction le journal, en 1961 et en 1966, renforçant l'ardeur des talentueux Cabu, Gédé, Reiser, Topor et Wolinski, les fers de lance de *Hara-Kiri Hebdo*, créé en >>>

>>> 1969 avant d'être censuré en novembre 1970 à la suite de la couverture « Bal tragique à Colombey – 1 mort », lors de la disparition du général, mise en parallèle avec les 146 victimes de l'incendie du 5-7, le dancing de Saint-Laurent-du-Pont (Isère). Pour contourner la loi, les rebelles lancèrent aussitôt *Charlie Hebdo*, refonte d'un journal du groupe des éditions du Square, dirigées par le professeur Choron.

Dans les années 1970, *Hara-Kiri* continuait de faire rire la France dans la grande tradition rabelaisienne. Le détournement des publicités et les grandes tablées orgiaques faisaient le bonheur de ceux qui rêvaient d'en faire autant. Avant *Hara-Kiri*, on se contentait de rire avec Fernand Raynaud, Guy Bedos et Sophie Daumier, Raymond Devos, tous reprenaient le flambeau de Francis Blanche et Pierre Dac, de Robert Lamoureux, ou encore des chansonniers. Les couvertures de *Hara-Kiri* cultivaient la provocation pour se moquer des grenouilles de bénitier et de toutes les autorités. Cavanna voulait que tout le monde parvienne à avoir un sens critique aigu. Dans un reportage de Pierre Demont sur *Hara-Kiri*, pour la télévision de Suisse romande, en 1972, Cavanna déclare que le journal satirique œuvrait contre le sectarisme : « Ne jamais abdiquer la liberté de pensée, l'esprit critique. Tout est

ANTHOLOGIE TIGNOUS, MÊME PAS MORT



On peut être féroce sans être méchant. Et on peut rester drôle tout en étant mort. Cette anthologie des dessins de Tignous, assassiné le 7 janvier, le démontre à chaque page. Semé d'hommages d'amis – Kahn, Renaud, Autissier, Siné –, l'ouvrage rappelle que l'irrespect est une vertu et que Tignous n'en manquait pas. Ainsi cette case, « Parce que le droit au blasphème », où un personnage nu trouve, aux symboles des trois religions, un emploi qui aurait ravi le marquis de Sade. ● A. B.

► **Tignous**, éd. du Chêne, 250 p., 35 €.

Cavanna au « Grand Échiquier », 23 octobre 1980 : « Si je n'étais pas à *Charlie Hebdo*, je serais à un autre endroit qui serait *Charlie Hebdo*. »

critiquable, rien n'est sacré. Les cons sont dangereux même s'ils ne le font pas exprès. Les cons ont peur de la raison, alors ils ne s'en servent pas. La raison élargit l'horizon et crée des abîmes devant nous. Il y a deux catégories de cons : les cons de naissance et les cons volontaires, tous sont très dangereux. Je ne les aime pas. Je me fous de leur gueule. » Le journal « bête et méchant » brocarde justement ceux qui sont bêtes et méchants. Le but des



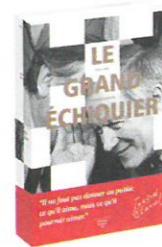
réfractaires était d'instaurer toujours plus de liberté d'expression dans la société.

Lecteurs assidus de *Hara-Kiri*, les jeunes photographes Arnaud Baumann et Xavier Lambours sympathisèrent avec la joyeuse équipe de dessinateurs et de rédacteurs, en 1975, pour célébrer le temps des copains. Quarante ans après, *Dans le ventre de Hara-Kiri* restituée à merveille leur incursion amicale dans l'antre de ceux qui avaient choisi l'humour pour combattre la pensée rétrograde. Les deux amis furent acceptés par la rédaction au point de publier des « photos parlantes » qui renouvellent le vieillot roman-photo. Ils apparaissent dans *Hara-Kiri* sous l'identité de Lambau, la contraction de leurs noms. Afin de faire tomber tous les masques, chaque membre de l'équipe de *Hara-Kiri* pose à poil. Ici, le mot « membre » prend toute sa dimension. Si les photos nous dévoilent beaucoup de cadavres de bouteilles, on y voit surtout de grands moments de fraternité, des enlacements qui prouvent l'intensité des amitiés. D'autres esprits corrosifs se sont invités au générique de l'entreprise de démolition des vieux clichés : Willem, Berroyer, Gourio, Coluche... Tout ne fut pas idyllique : en fin de volume, Denis Robert déverse son hostilité à l'égard de Philippe Val – l'ex-rédacteur en chef de *Charlie Hebdo* (1992-2004) – au profit de Siné, mais cela est une autre histoire.

De Brassens à Karajan

On retrouve la présence de Cavanna dans *Le Grand Échiquier*, album tiré d'un livre paru aux éditions du Chêne en 1983. Cet hommage à Jacques Chancel restitue le canevas de l'émission télé culte du créateur de « Radioscopie » sur France Inter. Le journaliste fait partie des excellents animateurs de l'audiovisuel : Max-Pol Fouchet, Pierre Dumayet, Claude Santelli, Jean-Christophe Averty, Jean-Marie Drot, Pierre-André Boutang et Bernard Pivot. « Il ne faut pas donner au public ce qu'il aime, mais ce qu'il pourrait aimer », disait-il. Son ouverture d'esprit ne récusait que la médiocrité. Quand on se remémore son émission mythique, réalisée par André Flédéric, on est frappé par l'absence des politiciens, tenus à distance. Cette télévision de grand respect des téléspectateurs avait pour ambition de faire partager la culture au plus grand nombre. Jacques Chancel œuvrait en dehors de la promotion, loin du fastidieux défilé des marchands de soupe.

« Le Grand Échiquier » était diffusé en direct à 20 h 30 sur la première chaîne quand la télé n'en proposait que deux. Georges Brassens fut l'invité principal de l'émission inaugurale du 12 janvier 1972. Pendant trois heures et treize minutes le chanteur fut gêné de s'inviter chez les gens alors que d'habitude ils venaient vers lui. Tous les ingrédients de la réussite du programme étaient présents : talent, amitié, simplicité, humour et amour de la culture.

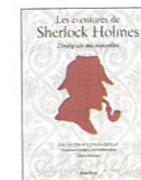


À LIRE
Le Grand Échiquier (1972-1989), JACQUES CHANCEL, éd. du Sous-Sol, 350 p., 39 €.

Sur le plateau des Buttes-Chaumont, il y avait Devos, Lino Ventura et les Compagnons de la Chanson. La qualité des invités a renouvelé le succès constant de l'émission, jusqu'au 21 décembre 1989. Au fil des mois, Chancel accueillait la fine fleur de la chanson (Brel, Trenet, Béart, Bécand, Nougaro, Aznavour...), des représentants de la musique classique (Rubinstein, Rostropovitch, Maazel, Menuhin...), des personnalités du septième art (Truffaut, Claude Brasseur...), sans oublier des sportifs (Hidalgo, Hinault, Prost...). L'éclectisme de Chancel permettait de varier les plaisirs auprès de Joan Baez et de Barbara Hendricks. Sa curiosité permettait de mettre en lumière des hommes de l'ombre, tels Marcel Bleustein-Blanchet, le résistant pionnier de la radio et de la publicité, ou le luthier Étienne Vatelot. Le Monsieur Loyal du tube cathodique nous faisait passer des soirées avec Thierry Le Luron ou Maurice Béjart comme avec le commandant Cousteau ou Jacques Dutronc. Lorsqu'il accueillait Herbert von Karajan l'heure était à la fête et non à l'interrogatoire.

L'album sur Chancel est un kaléidoscope de photos, d'extraits d'interviews et d'interludes, par exemple sur la Louma, caméra révolutionnaire. Le play-back étant banni, ce fut le règne du « live » absolu, avec parfois de mauvais souvenirs, comme le jour de la mort du père de l'animateur. Grâce à Jacques Chancel, on a pu voir la rencontre improbable entre Lino Ventura et Arthur Rubinstein, et aussi deux heures quarante dédiées au poète Pierre Seghers. Depuis la disparition du « Grand Échiquier », la poésie a déserté les écrans, plasma, LCD ou LED. Après les années 1970, VGE céda la place à François Mitterrand. On attendait beaucoup d'un président qui collectionnait les éditions originales, sur papier japon. Parfois, en pur chagrin. ●

INTÉGRALE DES NOUVELLES SHERLOCK EN STOCK



« Plus le crime est sans relief et banal, plus il est difficile à comprendre », et plus son élucidation procure de plaisir, comme le rappelle ce beau livre qui rassemble l'intégralité des nouvelles de Holmes, retraduites au plus près par Éric Wittersheim, et illustrées par les gravures d'époque, souvent signées Sidney Paget.

D'« Un scandale en Bohême » – où Holmes tombe sur plus fort que lui en la personne d'Irène Adler – au « Marchand de couleurs retraité », et cependant retors, ces histoires sont autant de bijoux scellant les épousailles de la logique et de la littérature. ● A. B.

► **Les Aventures de Sherlock Holmes, l'intégrale des nouvelles**, ARTHUR CONAN DOYLE, traduit de l'anglais par Éric Wittersheim, éd. Omnibus, 812 p., 39 €.